

LA FOUINE

Mathurin sortait de son écurie sans se presser, quand il reçut dans la poitrine un choc inattendu, en même temps quatre jeunes gens l'étouffaient presque et deux voix joyeuses (une dans chaque oreille) criaient :

« Bonjour, père Mathurin ! »

La Césarine accourut au bruit.

« Hé ! là !... ce sont mes nourrissons ! sont-ils grands et beaux !... »

— Et forts ! » ajouta Mathurin avec un gros rire.

Les nourrissons avaient pour tuteur un vieil oncle savant qui ne comprenait pas qu'on pût vivre hors de Paris ; en conséquence il y gardait Octave toute l'année, et Cornélie qu'il faisait élever dans un pensionnat, y passait ses vacances ; les seuls plaisirs de ces vacances peu ordinaires étaient la visite des églises et des musées, on y avait joint aux derniers congés une promenade dans le grand égout collecteur et une excursion aux réservoirs de la ville ; à la prochaine sortie de la fillette, si les notes étaient bonnes, on verrait les catacombes !

Pour changer quelque chose aux projets de l'oncle, il avait fallu une circonstance bien importante, car le cher monsieur (Placide de son prénom) ne variait pas sans motif : une découverte du plus haut intérêt venait d'être faite en Normandie ; dans une grotte de la côte on avait trouvé un squelette peut-être gaulois ? peut-être romain ? peut-être franc ? un fragment informe (fer ou bronze ?) et un anneau de cuivre vert de grisé... et M. Placide était parti traînant après lui ses pupilles, qu'il avait laissés en passant à Tacoignières ; quand reviendrait-il les chercher ? il l'ignorait lui-même, soit-on jamais jusqu'où la science peut entraîner ?... Les enfants faisaient des vœux pour que toute la côte de Calais à Biarritz fût jonchée de squelettes et que leur oncle eût le plaisir de les découvrir tous les uns après les autres à raison de trois ou quatre par an.

Depuis plus d'un mois ils jouissaient de tous les plaisirs des champs, grimpant dans les pommiers pour croquer les pommes, retournant les regains par distraction, courant tout le jour avec le chien Pataud, et rapportant le soir à la ferme un appétit de villageois. Ils avaient contracté l'habitude de se reposer à l'heure du goûter sur la rive d'un petit étang bien ombragé par les arbres du bois qui le bordait de deux côtés. Le canardier, gentille cabane couverte en chaume, baignait son pied dans l'eau tranquille et ses habitants, apprivoisés par les enfants, venaient manger à la main.

C'était le trente-septième jour, à quatre heures : « Tu sais, dit Octave, que la fouine a mangé encore deux pigeons chez le voisin ; le père Mathurin a relevé les empreintes de la bête près d'ici, et ce soir il doit remporter ses canards à la ferme, ils ne seraient plus en sûreté dans leur cabane. »

— Ah !...

— S'il était possible d'attaquer la fouine, sa fourrure te ferait un joli manchon... qu'en dis-tu ?

— Le pelage est beau ?

— Mais oui... je crois.

— A quoi ressemble une fouine ?

Octave était plus fort en archéologie qu'en histoire naturelle ; il réfléchit une seconde et répondit :

« Je ne sais pas ! »

Quelques instants après, tous deux rentraient à la ferme et se séparaient. Ils ne se revirent qu'au souper et personne ne parla de la fouine. A trois heures du matin (toute la maisonnée dormait ou feignait de dormir), Octave sortit du cabinet noir qu'il occupait et traversa la chambre de sa sœur à pas de loup, ses souliers d'une main, un gourdin et un sac de toile de l'autre, l'air inquiet. Pendant qu'il s'acheminait à tâtons vers la porte de la salle au travers des bancs et des tables, Cornélie se glissa tout habillée en bas de son lit, ouvrit doucement la fenêtre et sauta dehors. Quand Octave installa son poste de combat, elle était déjà assise commodément au milieu de la tête feuillue d'un saule, et ses batteries étaient dressées.

Elle voulait attendre au moins une demi-heure avant d'agir.

La vieille chouette jetait de temps à autre son cri plaintif. Pataud, enchaîné au tonneau qui lui servait de niche, se mit à hurler, et c'était quelque chose d'effrayant que ces lamentations d'oiseau et de quadrupède dans cette nuit calme, avec les grandes ombres des nuages qui allaient lentement découvrant parfois le croissant pâle de la lune. Une rosée abondante montait comme une brume fraîche et emperlait les arbres de fines gouttelettes qui tombaient dans l'étang comme des larmes de petites fées malheureuses, avec un bruit léger et monotone ; une espèce d'angoisse faite de solitude, de curiosité et... de sommeil inassouvi, montait avec le brouillard, étreignant le cœur douloureusement et de temps à autre on tournait la tête très vite, ayant presque peur de ces ombres bizarres qui rappelaient les vieux contes de la nourrice. Cela n'amusa plus Cornélie, cette farce qu'elle comptait faire à son frère ; elle ne se sentait plus le courage d'essayer un mouvement, il lui semblait que ce mouvement, devait amener quelque chose d'horrible, et, d'avance, ses cheveux se dressaient sur sa tête...

Mais déjà Octave, qui ne semblait pas non plus très satisfait de son allât, faisait un pas vers la maison. Il allait donc la laisser seule ? cela lui rendit sa présence d'esprit, elle tira la ficelle dont elle tenait la tête très vite, l'herbe remua, et Octave aperçut soudain une bête informe qui s'agitait par petites saccades ; il s'arrêta, affermit son gourdin, les yeux ronds, les lèvres serrées, enchanté et tremblant... Cornélie n'avait plus du tout peur, elle continuait à tirer la ficelle, et la bête marchait, marchait, comme une bête naturelle ; elle n'était plus qu'à trois ou quatre pas d'Octave, qui l'attendait bravement... tout à coup elle fit un brusque sursaut, poussa un effroyable cri de fureur et se jeta brusquement dans l'étang, avec un grand « flouc » !...

Avant que la bête eût plongé, le chasseur était en déroute, poursuivi par l'écho du bois et de la colline ; il fuyait à grandes enjambées, sans souci de son gourdin et de son sac... Une voix moqueuse l'arrêta dans sa course :

« Ramasse tes armes, Démosthène ! chasseur ! tu oublies ton carnier ! »

Il revint sur ses pas, riant lui-même, on repêcha la bête ; c'était la peau du onzième lapin de choux que la prodigue Césarine avait sacrifié aux exigences de leurs estomacs délicats. Après avoir coupé les longues oreilles de cette peau de lapin, Cornélie l'avait bourrée de foin et de pierres, et, solidement cousue, elle avait bien joué son rôle. Les enfants se préparaient à la rapporter en triomphe ; un grattement d'ongles sur l'écorce d'un saule appela leur attention : c'était la fouine, la vraie fouine voleuse de pigeons ; elle montrait son nez par la fente d'un saule creux. Quel cri de joie !

« A nous deux, nous la tenons ! »

La fente était étroite et unique. Octave, aidé de sa sœur, y plaça le sac, mit un genou sur chaque coin et tint fortement les bords appliqués au tronc ; il était prêt aux élans de la bête qui se débattrait probablement d'une manière furieuse, quand elle se sentirait prisonnière dans le sac et incapable de rentrer à reculons dans son trou ; avec le gourdin, Cornélie devait cogner fortement sur le tronc du saule pour effrayer la fouine et se porter aussitôt au secours de son frère. Toutes les dispositions ainsi arrêtées, il était impossible que la bête pût s'échapper, et vraiment c'était une compensation bien due à leurs angoisses passées.

« Tiens ferme ! dit Cornélie. »

— Va ! »

Elle frappa à tour de bras et... « flouc » ! comme le lapin empaillé, Octave fit le plongeon dans l'étang. C'était bien un peu vaseux, mais pas profond, et la pirouette avait été si prompte et si drôle, que Cornélie riait aux larmes en aidant son frère à sortir de l'eau ; il rentra à la ferme en habits verts. Césarine jeta les hauts cris et lui administra un bol de tilleul bien chaud (à la campagne l'eau a généralement la réputation d'être malsaine).

Le lendemain l'oncle arriva, enchanté de son voyage :

« Ces savants de là-bas ? tous des ânes !... leur prétendue découverte n'en était pas une ; après

moins de trois semaines de laborieuses recherches, il leur avait donné la preuve claire comme le jour : 1o. Que le squelette était celui d'un vieux mendiant idiot, mort depuis quarante-cinq ans ; 2o. Le débris de métal inconnu, un morceau de marmite de fonte (de fonte tournée et non étamée) ; 3o. Que la bague de cuivre était un petit anneau de rideau. »

Mais dans les environs gisaient des trésors d'archéologie, et l'oncle se promettait de les examiner à loisir l'année suivante, après l'achèvement du grand travail qui le passionnait depuis cinq ans. Octave et Cornélie échangèrent un signe d'intelligence, et ce signe voulait dire :

« L'année prochaine, nous ne la manquerons pas !... »

OLIVIER BACELLE.

UNE PINCÉE DE CONSEILS

Moyen de préserver les chevaux des mouches et taons.—Asperger les chevaux avec de l'eau contenant en solution de l'acide phénique impur (ou en suspension).

Le cocher a une bouteille contenant le mélange dans le coffre de la voiture, et de temps à autre, avec une éponge, il en asperge les chevaux, après avoir secoué la bouteille.

On recommande aussi la décoction de quassia amara pour éloigner le taon des chevaux.

Recette contre...—Ne vous froissez pas, cher lecteur, ni vous surtout, charmante lectrice, recette contre la mauvaise haleine :

Café en poudre, 5 onces ; charbon végétal porphyrisé, 1½ once ; sucre, 1½ once ; vanille, 1/5 once ; mucilage de gomme, quantité suffisante pour amalgamer le mélange.

Faites des pastilles de 23 grains chacune, à prendre à la dose de six à huit par jour.

Une recette infailible pour détruire les punaises.—Faire infuser pendant dix minutes dans de l'eau chaude des feuilles d'absinthe, puis badigeonner avec cette eau, et au moyen d'un pinceau, les lits, boiseries et parois habitées par ces insectes dégoûtants. L'effet sera presque immédiat.

Cousins et moustiques.—Les cousins sont surtout à craindre pendant le sommeil. On les éloigne en attachant une branche de lavande à la tête de son lit ; on recommande aussi les moyens suivants : 1o. L'fumée obtenue en brûlant du pyréthre ou une poudre identique, dans une soucoupe en un petit cône ; 2o. Placer un morceau de viande dans un coin de la chambre ; tous les moustiques s'y réunissent.

Moyen d'arrêter la douleur dans les cas de brûlure.—Pour arrêter la douleur presque instantanément dans les cas de brûlure étendue et superficielle, il suffit de faire couler sur la partie malade, lentement et sans interruption, le contenu d'un siphon d'eau de Seltz. On a essayé de remplacer le siphon par un filet d'eau froide simple ; la douleur, calmée par l'eau de Seltz, reparut sous l'eau froide, et fut de nouveau calmée quand l'eau de Seltz fut de nouveau employée.

Moyen d'éloigner les fourmis.—Autour de l'endroit où se trouvent les fourmis, épandez des feuilles de noyer ; en peu de temps, vous ne verrez plus aucune trace de ces insectes.

Les fourmis éprouvent une telle répulsion pour les feuilles de noyer qu'elles abandonneront même leur fourmilière si on entasse de ces feuilles à proximité.

Pour empêcher les éboulis.—On sème dans la côte la graine de Pavot rouge royal. Cette plante pousse de telles racines qu'elle arrête tout éboulement. Cette méthode est précieuse pour les remblais de chemin de fer.

Contre le mal de dents.—Extrait alcoolique sec d'opium, 1 partie ; Camphre, 1 partie ; Baume du Péron, 1 partie ; Mastic, 2 parties ; Chloroforme, 20 parties ; On imbibe la cavité de cette solution et l'en met dans la dent.